Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande

Band: 54 (1916)

Heft: 39

Artikel: Le coterd

Autor: Rambert, Eugène

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-212414

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 10.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch



CONTEUR VAUDOIS

DARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1861, par L. Monnet et H. Renou.

Rédaction, rue d'Etraz, 23 (1er étage).

Administration (abonnements, changements d'adresse), Imprimerie Ami FATIO & C^{ie} , Place St-Laurent, 24 a.

Pour les annonces s'adresser exclusivement à la

Société Anonyme Suisse de Publicité

Haasenstein et Vogler, GRAND-CHENE, 11, LAUSANNE, et dans ses agences. la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

ABONNEMENT: Suisse, un an, Fr. 4 50; six mois, Fr. 2 50. — Etranger, un an, Fr. 7 26

ANNONCES: Canton, 15 cent. - Suisse, 20 cent.

Etranger, 25 cent. - Réclames, 50 cent.

Sommaire du Nº du 23 septembre 1916: Ao cabaret (Marc à Louis). — Le demi-monde (J. M.). — Ça va bien (E.). — Le coterd (Eugène Rambert). — Les bonnes ficelles (J. M.). — A propos du costume vaudois. — Des malades.

AO CABARET

TRAU l'è trau, mà trau pou l'è pas prau. On pâo bin allà âo cabaret quauque iâdzo, mâ ne faut pas ein preindre dâi fédérale à ne pas savâi se on reintre dein on autro cabaret, âo bin se on va tsi sè:

De bin bâire, l'è pas tant de mau Medâi qu'on pouésse retrôva s'n ottô.

Mâ lâi a assebin dâi dzein que n'ant rein à fére dein lè cabaret, quemet elli monsu que vu vo racontà et que se pas dau diabllio de quinna sociètà l'etâi.

Dan, degando passà — sè pas se l'è degando âo bin deveindro... porrâi bin ître deveindro — on fin monsu avoué on du et dâi metanne dzaune l'eintre pè vè onje hâora de la matenà ao veindâdzo dâo lodzi de coumouna. Sè sîte à n'on carro et lo carbatié lâi vint dèmandà que lâi avâi po son serviço:

— Baillî mè pî on verro d'iguie et onna navetta de cinq centimo po coumeinci.

Lo carbatié l'apporte onna botoille blliantse que l'avâi de l'iguie, su on plliatî avoué on verro, tandu que sa serveinta corressâi à la bolondzeri po querî la navetta.

Quand l'eut agaffà lo coucon, lo monsu fiè po ein avai on autro et la serveinta retrasse à la bolondzeri.

Mà, lo monsu, la fam lài vegnài ein medzeint et ie redèmande oncora on coup dou z'autro coucon. Sti coup lo carbatié l'è zu lè querî li mîmo, por cein que la fèmallà fasài lo dina et que n'avai rein que don perte, faillai grand teimps po potadzî. Lè z'a payî cinq po tsacon et l'è revegnai lè z'apporta ao monsu que l'ein a ètà benaise et que l'a pardieu bin remachà.

Quand l'eut medzî, ie vint âo monsu onn'idée we lâi passe pè la tîta, que l'avâi medzi quatro øucon et que se l'ein redémandâve oncora dou, ein lâi ein farâi justo onna demi dozanna, et que lè z'arâi petître meillâo martsí. L'a dan recrià lo carbatié que l'è z'u ein requeri doû.

Quand l'a faliu payî, lo monsu fâ dinse :

— Diéro vo dâivo-io ? L'iguie prau su que vo la veinde pas. I'é demi-dozanna de navette ? E-te veingte-cin âo bin treinta ?

Lo carbatié l'étâi on hommo de sorta et onîto Lâi a de dinse :

 L'è treinta. Mâ on autro coup, quand l'è que vo z'arâi sâi, allâ bâire à la bolondzeri.

MARC A LOUIS.

Dans le « pacot ». — Une leçon de religion,

dans les environs de Vevey.

La maîtresse: « Qui est-ce qui peut me dire

ce que fit Noé après le déluge ? Une fillette : « Il voulait sortir de l'arche, mais le bon Dieu lui dit : « Te presse pas tant, Noé, la terre est encore toute en pacot! »

(Authentique.)

LE DEMI-MONDE

— Le demi-monde! vous exclamez-vous, le cou tendu, l'oreille frétillante; alors nous allons rire. Jeunes filles pudibondes, retirez-vous! Hum!... Eh! bien?...»

Eh! bien, non, vous n'y êtes pas. Le demimonde dont il est ici question n'a rien, oh! absolument rien de commun avec celui auquel vous pensez et qui est du reste fort peu intéreseant

ressant.

Par l'expression « demi-monde » on entend ici la moitié du monde, et l'on veut par là dire, ce que tout le monde sait, qu'en un chacun de nous, à peu d'exceptions près — si exception il y a — il est deux êtres, l'un extérieur, le plus connu; l'autre intérieur, presque ignoré.

L'être « extérieur » est tout artificiel; c'est le produit de l'éducation, du milieu, des circonstances. L'être « intérieur » est le vrai, celui qu'a crée la nature. C'est souvent le meilleur des deux. Pas toujours, cependant. Mais c'est bien celui qu'il importe le plus de bien connaître. A faire sa connaissance, on s'expose communément à des surprises. Surprises agréables ou désagréables, qu'importe; il est intéressant, tant qu'on le peut, de pousser jusqu'au fond ses investigations. C'est le plus sûr moyen de savoir bien à qui l'on a à faire et de juger les gens à leur juste valeur. Foin du mannequin! C'est l'original qu'il faut voir; lui seul mérite l'intérêt.

Le piquant est qu'il y a très souvent contradiction entre l'être « intérieur » et l'être « extérieur ». Tandis que l'un tient un langage, l'autre, fréquemment, le désapprouve. La lutte est parfois violente, encore qu'elle ne se laisse pas voir

En matière d'affaires, la prudence, « mère de la sûreté», conseille une sérieuse investigation. Les apparences, l'écorce ont peu de prix; il faut aller jusqu'à la mœlle.

En matière d'affection, c'est plus nécessaire encore; c'est presque indispensable. Affections éphémères que celles qui n'unissent que les êtres « extérieurs ». Et combien en est-il de ces affections-là, qui pourtant ont tous les aspects de la solidité.

Celui-là seul est votre véritable ami dont vous avez su découvrir l'être « intérieur » et qui a su, lui aussi, en agir de même à votre égard. Ah! ce n'est pas si facile que ça, allez; il y faut bien du doigté, beaucoup de délicatesse et non moins de patience. Et plus cet examen est délicat et long, plus on a de chances d'agréables surprises. Les défauts sont moins discrets que les qualités; moins habiles aussi à se dérober à une attention soutenue; ils se trahissent aisément.

Mais quelles affections délicieuses, solides et précieuses que celles qui unissent deux êtres « intérieurs », arrivés à se bien connaître et comprendre. Ce ne sont pas les plus communes, hélas! C'est dommage.

Vous voyez bien que nous vivons le plus souvent dans un demi-monde, ignorant l'autre moitié. Nous ne nous connaissons pas.

Vous vous en doutiez?

J. M.

ÇA VA BIEN!...

C'était au cours de la mobilisation. Un de nos capitaines-aumôniers les plus sympathiques devait aller rejoindre un bataillon à quelques vingt kilomètres du quartier de l'Etat-major régimentaire

Pour varier les plaisirs et faire diversion à la monotonie du service, il lâcha la « bécane », son ordinaire monture, et enfourcha le cheval que lui prêta volontiers un des officiers du régiment.

Le voilà parti:

L'aumônier et sa monture Tous deux d'une fière allure, Trottent sans s'douter de rien!...

Ça va bien! ça va bien! ça va bien! ça va bien!

Au cantonnement, il confie son cheval aux soins d'une ordonnance.

Tandis que notre aumônier s'en va visiter les soldats dans leurs granges, les officiers du bataillon, avec le concours entendu du vétérinaire, font un énorme pansement à la jambe du cheval.

Quant l'aumônier revient et demande son coursier, pour partir, on lui représente que son cheval est blessé, qu'il boite, qu'il n'est pas fait pour les poids lourds. Pas moyen de le monter pour rentrer au cantonnement!

Et voilà notre capitaine-aumônier partant à pied, tirant après lui sa bête, un peu étonnée, mais qui, la suggestion aidant, boite consciencieusement.

> L'aumônier et sa monture, Beaucoup moins fiers d'allure, S'en vont... caha, cahin,

Ça va bien! ça va bien! ça va bien! ça va bien!

Lé téléphone avait joué. De retour au [quartier, l'aumônier apprit tout.

Il jura, mais un peu tard, qu'on ne l'y reprendrait plus! — E.

LE COTERD 1

A ux heures de loisir, le soir ou le dimanche, les paysans se cherchent les uns les autres, et il y a des places dans le village qui, de temps immémorial, ont servi de rendezvous. Le premier qui s'y asseoit ne tarde pas à être suivi d'un second, et bientôt un groupe se forme. Ces réunions, qui ont lieu sans convocation ni invitation, c'est le colerd...

Une petite ruelle vient à un certain endroit déboucher dans la grand'rue du hameau des Noyers. Il y a là, non pas une place, mais un élargissement. On en a profité pour installer la fontaine, qui, avec deux bâtiments situés l'un en face de l'autre, donne à cette partie du village un certain air d'importance. L'un de ces bâtiments est une grange, celle de l'aïeul; elle n'aurait rien de remarquable sans une petite galerie, où l'on monte par un escalier extérieur, et sous laquelle s'abrite un banc; cette galerie elle-même ressemble à beaucoup d'autres,

¹ Extrait d'*Une bibliothèque à la montagne*, l'un des récits de la belle collection des *Alpes suisses* d'Eugène Rambert, édité en 1889 par la librairie F. Rouge, à Lausanne.

sauf que l'une des colonnes qui la supportent a reçu l'insigne honneur de devenir le pilier public. Avis officiels, lois, décrets, signalements de malfaiteurs y sont affichés en nombre, et c'est un événement quand passe l'huissier municipal et qu'il y ajoute quelque placard nouveau. L'autre bâtiment est une maison d'habitation, la plus belle du hameau. Quatre ou cinq marches de pierre conduisent à la porte d'entrée; le long du mur s'allonge un banc de construction grossière, et un énorme avant-toit abrite ceux qui viennent s'y asseoir. C'était là que l'on cotergeait, les hommes formant un groupe du côté de la grange de l'aïeul, les femmes en formant un autre sur les marches de la maison.

Tout le village s'y trouvait réuni, maîtres et valets, riches et pauvres, et l'on aurait eu de la peine à distinguer entre eux, car ils portaient tous le même costume. Ce n'était qu'à l'attitude qu'on pouyait reconnaître les différences de condition. Quelques-uns se tenaient à l'écart, appuyés aux murailles; ils écoutaient de loin et parlaient discrètement; d'autres occupaient largement les bonnes places et discouraient avec assurance. Dans le groupe des femmes on s'occupait des choses du ménage, de la petite culture, celle des légumes et du jardin, des soins à donner au menu bétail, la chèvre, le mouton, le porc aussi. Au banc des hommes, il s'agissait d'intérêts plus graves, du gros bétail et de la grande culture, celle des vignes et des prés. On y discutait minutieusement, non le cours des actions et obligations, choses alors inconnues du campagnard, mais celui de ces bonnes valeurs solides et réelles, le vin serré dans la cave, le foin qui remplissait la grange, la génisse qui ruminait à l'étable. On y tenait registre des accroissements de fortune et des conjonctions d'héritages. On y racontait longuement l'histoire des dernières ventes publiques, où Jean-Louis avait enchéri sur Jean-Pierre, mémorable bataille disputée franc par franc, et qui était l'événement de la semaine pour tous les villages de la paroisse. On parlait plus discrètement des ventes prochaines; toutefois, si l'on avait lieu de soupçonner que l'un des assistants eût l'intention d'acheter, il se trouvait bien quelque mauvais plaisant pour amener sur le tapis ce sujet délicat, et le mauvais plaisant n'était peut-être qu'un rusé compère, qui voulait épier et voir venir.

On faisait aussi de la politique au coterd, rarement de cette politique transcendante qui assemble des congrès pour faire et défaire des traités de paix, souvent au contraire de cette bonne politique locale, qui s'en tient aux réalités prochaines, sans courir après la gloire ni se payer de chimères. On passait à la filière d'une critique serrée tous les actes, toutes les paroles des employés de la commune, depuis le syndic jusqu'au taupier, et malheur à celui qui se permettait des abus de pouvoir, ou qui n'était pas poli avec tout le monde! On préparait soigneusement ses batteries pour les occasions favorables. Le hameau voisin demandait un subside pour une fontaine: on ferait cause commune avec lui, à condition qu'il aidât à en obtenir un pour telle réparation au moins équivalente. On avait fait une route à ceux du bas : on en demanderait deux pour ceux du haut. A quoi bon les deniers publics sinon pour les tirer à soi?...

Toutes ces questions, et bien d'autres encore, s'agitent journellement au coterd. On s'y passionne quelquefois; quelquefois aussi, on s'en donne de rire à cœur joie. Il y a des plaisants au village; ils ont la riposte vive et le mot salé. On glose, on guoguenarde, on se tâte, on escarmouche, on bataille, on fait de l'esprit aux dépens du prochain. Il se trouve ordinairement dans le groupe quelque pauvre garçon, lent à la réplique, qui devient le plastron de la compagnie; c'est sans doute un domestique venu de tel village mal famé dans la paroisse, et dont, en toute occasion, on berne de quolibets les infortunés habitants. Il n'est pas rare non plus que des interpellations comiques partent du groupe des hommes à l'adresse de celui des femmes, toujours promptes à renvoyer la balle au joueur. Elles aiment les jeux de langue. D'ailleurs, on se surveille réciproquement, et s'il y a d'un côté quelque belle fille de seize ans, alerte et de bonne rencontre, de l'autre quelque jeune gars dont elle ferait bien l'affaire, ce n'est pas au coterd qu'il faut songer à surprendre leurs secrètes intelligences. Ils ne s'entendront que pour donner le change et dérouter les limiers en quête de pistes. Ces choses de mariage ne se traitent pas devant le public; on y va prudemment et obliquement; on se ménage des retraites en cas de disgrâce, et l'on a peur des fâcheux qui viennent à la traverse. La défiance est la mère de la sûreté, et nul n'est plus pénétré de ce principe que le paysan qui rumine quelque projet de mariage.

Tel était le coterd du hameau des Noyers, et dans toutes les campagnes vaudoises il eût été difficile d'en trouver de plus brillants.

Eugène Rambert.

Mon chez moi. - Journal illustré mensuel de la famille. — Administration et annonces: 9 Pré-du-Marché, Laúsanne. Abonnements: (Un an), Suisse: fr. 3,50; Union Postale: fr. 4,60.

fr. 3,50 ; Union Postale : fr. 4,60.

Sommaire du Nº de septembre : I. Jeunes filles, soyez simples, par L. H. — II. Mots et gestes d'enfants, poésies, par Ch. Fuster. — III. Ce qui vous intéresse : Les couteaux ; Pommade de concombre. — IV. Rubis ou saphir, par A. Villemard. — V. Pot-au-feu : Septembre à la cuisine. — VI. Menus. — VII. Treize recettes appétissantes. — VIII. Souvenirs de l'Amérique du Sud, par A. Theulot. — IX. Hors-texte : Ferme fribourgeoise. — X. Travaux féminins : Col rond au crochet vénitien ; Dentelle et entre-deux au crochet vénitien ; Napperon ovale. — XI. Le petit bateau. — XII. Comment se fait le flan au lait. — XIII. Le père samson, par P. Sciobéret.

LES BONNES FICELLES

R in n'est moins condescendant qu'un chemin de fer. Il part à l'heure sonnante, sans aucune pitié des retardataires, qui ne le sont souvent que contre leur gré. Ou bien c'est lui qui est en retard, insouciant des personnes ponctuelles ayant pris soin d'être là à l'heure exacte indiquée par l'horaire, et à qui ce retard fera peut-être manquer un rendez-vous urgent. Que lui importe; il se sent ou se croit inviolable. Et puis, il sait bien que chacun n'a pas le moyen de se payer une automobile ou de louer un taxi; ou n'a pas le pied assez... aérien pour demander une petite place à Bider sur son monoplan. Le chemin de fer fait ce qu'il veut et comme il veut.

Toutefois, il est des exceptions. Où n'en est-il pas? Et c'est fort heureux.

Oui, il est des chemins de fer avec lesquels, comme avec le ciel, il est des accommodements. Oh! sans doute, ce ne sont pas de grandes lignes internationales. Ce sont de bons petits chemins de fer locaux, dont les actionnaires, bons enfants, se contentent de l'honneur et font encadrer leurs actions, coupons attachés.

Un de ces petits chemins de fer, qui relie le port à la ville, séparés par une pente très raide, avait, il y a quelques dimanches, affluence à ses guichets. Les trains, où, narguant les écriteaux et les règlements, les voyageurs s'entassaient jusque sur les marchepieds, montaient et descendaient sans trève.

Tout à coup, aux trois quarts du trajet, une voiture montante s'arrête subito. Efforts vains du conducteur pour la remettre en mouvement par les moyens ordinaires. L'inquiétude commence à se manifester parmi les voyageurs. Que va-t-il se passer? Et leur perplexité s'accroit encore, lorsqu'ils voient le contrôleur sauter sur la voie et se diriger, sans hâte, vers un petit réduit, d'où il ressort avec un cric sur l'épaule. L'air confiant et calme du brave homme ne réussit pas à rassurer les voyageurs, de plus en plus inquiets sur leur sort. Des souvenirs angoissants de catastrophes, se précipitent à leur mémoire; des visions terrifiantes d'écrabouillades passent en éclair devant leurs yeux.

Pendant ce temps, le contrôleur, appuyant le cric sur l'angle vif de la traverse qui porte les rails, la pince fixée sous la voiture, se met tout tranquillement à tourner la manivelle. Aucune avance. Alors, quelques voyageurs, parmi les plus lestes, sautent à leur tour sur la voie et, poussant des bras ou de l'épaule, suppléent l'insuffisance du cric.

Les occupants du wagon sont pâles d'effroi; quelques-uns lèvent vers le ciel des regards suppliants.

O bonheur! la voiture a bougé. Elle bouge encore. Et toujours. Elle a franchi le mauvais pas. Elle continue sa course; tandis que les voyageurs qui sont descendus et qui n'ont eu le temps de reprendre leur place, achèvent pédes trement la montée le long de la crémaillère. E le conducteur, à pied, lui aussi, de leur dir en manière de consolation :

- Ah! ben, v'savez, Messieurs, faut pas s'émouvoir; ç'arrive souvent la panne, à c't endroit. Mais c'est rien, ça; y a l'cric, pour un coup! * * *

Un autre funiculaire tend sa corde entre la gare et la ville, perchée sur une haute colling Départs et arrivées sont un peu ad libitun comme on dit: ils s'efforcent, tant bien qui mal, de coïncider avec le passage des trains su la grande ligne.

Sur la plateforme du vagon, quelques voyageurs. Dans le nombre, un chasseur. Son œil, fureteur, distingue soudain, dans les taillis qui bordent la voie, un superbe « bossu ». La tentation est trop forte. Laisser échapper si belle occasion serait un crime. Le nemrod amorce, épaule, vise, tire et... le « bossu » s'abat.

Le chasseur, agile, saute à bas du train et, tout tranquillement, s'en va chercher sa victime. Oh! les gentilles ficelles! Dirait on pas le bon vieux temps?

A PROPOS DU COSTUME VAUDOIS

Nous avons reçu la lettre que voici, en patois de Clarens.

Monsu daô Conteu.

T'oudri dé gros mi fé de té kaïsi que d'âllâ corniflà cein que t'avâi écri ein catzson, lai aya quauquéé tein, et por té faire taire, tein que zein yena vretablio.

Lo tiostume dé Saint-Diall.

On par dé Monsu, bin su dé per Lozena, se reintrové d'onna vesita à cauqué bossaton de nos conseilly. Ein passant dans yion de nos velà dzo d'amont, s'arrêtàvé dévant nâ carraïe io lai avâi, l'arrêt fatiultatiffe por lâ sâi.

Onna felietta ein tiostume de Mourtio (ou Metru) arreve po lo démandâ cein que fallia lo z'apporta po lé désaïti. Lo plie grand desé Monsu, sé mé à dere.

- Tien gallé tiostume, lé lo tiostume de Saint-Diall?

 Kaise-té, vilho-fou lé lo tiostume Vaudois, que fâ tant déveza dé llhi, sû lé papâ et mimamein su lo Conteu, que lé répond le plus aleinga dé la binda !!!

Vo vaidé bin, mon vilhio Conteu, que le bin lo momein de le fére cognaitre, noutro tiostume Adézivo!

Lafelhieacharleponne.

Questions de presse. — L'Association de la Presse Vaudoise (s'adresser au Secrétariat, à Lausanne) met en vente les publications suivantes : 1. Le droit de réponse dans le canton de Vaud, par Félix Bonjour, rédacteur en chef de la Revue fr. 4,50. — 2. La jurisprudence du Tribunal fédéral en matière de presse, par Arnold Bonard, fr. 4,50. — 3. La publicité des crimes, par Paul Rochat.